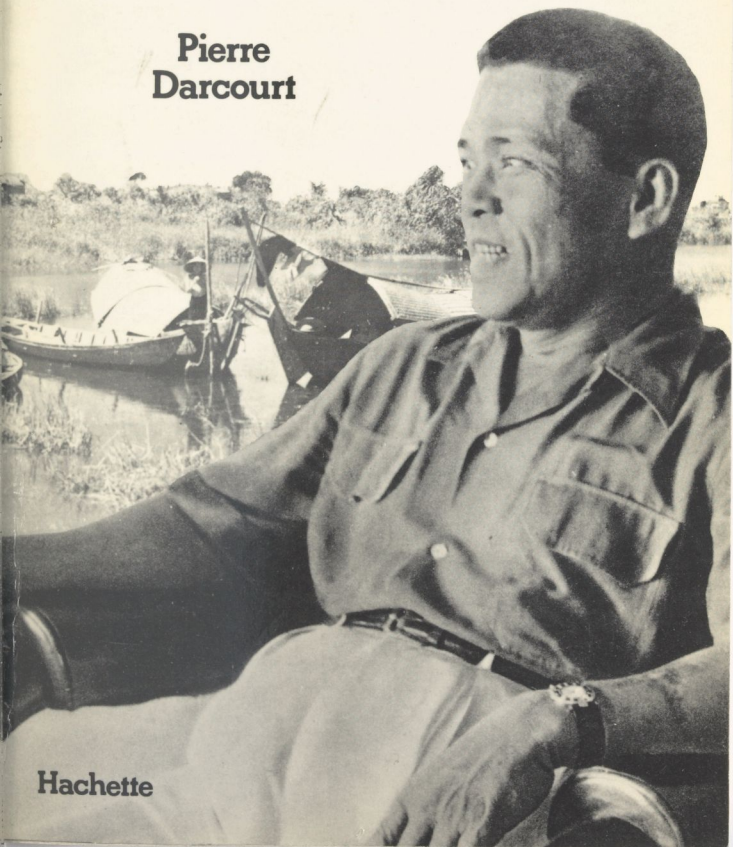


BAY VIEN

92
34

le maître de Cholon

Pierre
Darcourt



Hachette

2

PIERRE DARCOURT

UN MÉTIER AUTRE

De l'écriture au Vietnam, La Table Ronde, 1967.
Homages pour l'Église de Chine, La Table Ronde, 1971.
L'Amour à Saigon (Prix Raymond Loincarde), La Table Ronde, 1971.
Vietnam qu'on aime (Prix L'Asiatique), Albatros, 1975.

BAY VIEN

Le maître de Cholon

Le Maître de Cholon

8° G
20974
(1)

HACHETTE

100

DU MÊME AUTEUR

De Lattre au Vietnam, La Table Ronde, 1965.

Requiem pour l'Eglise de Chine, La Table Ronde, 1972.

L'Armée d'Afrique (Prix Raymond Poincaré), La Table Ronde,
1972.

Vietnam, qu'as-tu fait de tes fils ? (Prix de l'Asie), Albatros,
1975.

PIERRE DARCOURT

BAY VIEN

Le Maître de Cholon

Les Grands Aventuriers
Collection animée par Jeamine Balland

HACHETTE

DL-11-05-1977-11547

Le Maître de Cholon



Collection maîtres par Jeanne Rolland

© Librairie Hachette, 1977.

I

La houle large et massive de la mer de Chine heurtait pesamment les flancs trapus du navire avec de sourds grondements et la coque vibrait sous ses coups de batoirs puissants et répétés.

La lumière électrique qui avait baissé, s'éteignit brusquement. L'entrepont, mal éclairé par trois lampes d'appoint à pétrole, puait la paille souillée et la vomissure. Affolés par les soubresauts du navire, les cochons noirs, ligotés dans des couffins d'osier à claire-voie, poussaient des cris furieux et stridents.

Parqués dans un réduit de six mètres sur trois, cloisonné de planches, vingt bagnards assis sur deux rangs, face à face de part et d'autre d'une lourde barre de justice, les pieds fixés par des anneaux de fer, parlaient à voix basse. Cinq miliciens d'escorte et un *doi* (sergent), courtaud et massif, le muflé barré d'une longue moustache grise, les surveillaient carabine au poing.

Parti la veille de Saïgon aux alentours de midi, *Le Gouverneur général Pasquier*, vapeur annexe de 1 500 tonnes, reliant deux fois par mois Saïgon à Singapour, faisait route à dix nœuds vers les « îles d'expiation », l'archipel de Poulo Condore, situé à 100 milles de l'embouchure de la rivière de Saïgon, au sud-est des côtes de Cochinchine.

Assis à l'extrémité de la barre de justice, pieds et genoux serrés, Bay Vien éleva lentement ses mains croisées au-dessus de sa tête et fit jouer les muscles puissants de ses bras et

de ses épaules. Le doï avait délié les forçats en début de soirée au cap Saint-Jacques, au moment où le navire quittait la rivière et attaquait la haute mer, pour leur permettre de manger du riz et du poisson sec. Les écuelles entassées contre la cloison de bois exhalaient une forte et persistante odeur de saumure.

Bay Vien n'avait mangé qu'un peu de riz et donné son morceau de poisson à son voisin, un jeune condamné politique à peine âgé de dix-neuf ans. Assis en face de lui, un vieux prisonnier à cheveux blancs, le visage fin et plissé de rides, lui demanda d'une voix douce et calme :

« C'est ta première montée aux îles ? »

Bay Vien inclina la tête, sans prononcer une parole. Le vieil homme hésita à poser une nouvelle question, intimidé par la réserve hautaine et virile du masque dur et cuirvé de son vis-à-vis. Puis il esquissa un sourire et dit :

« Poulo Condore, c'est autrement plus difficile à supporter que les autres prisons. Tu verras, la discipline est sévère. Les punitions fréquentes, et ça grouille de mouchards. Les plus à craindre ne sont ni les gardiens français, ni les surveillants annamites, mais leurs auxiliaires : les " bengalis " et les " caplan ". Et le plus gros danger à vaincre, c'est les autres forçats. Chaque nouvel arrivant est obligé de s'affilier à un clan ou à un parti et d'en appliquer aveuglément les mots d'ordre. C'est le seul moyen de survivre. Le bagne est un monde impitoyable et cruel. Les meurtres et les assassinats ne se comptent plus. »

Bay Vien haussa les épaules. Il n'était ni émotif, ni bavard, ni enclin aux confidences. Depuis son entrée dans le milieu qui remontait à une quinzaine d'années, il avait rencontré de nombreux rescapés de Poulo Condore. Le grand bagne avait toujours exercé sur l'esprit des populations une étrange fascination, une sorte de terreur liée à sa longue histoire jalonnée de souffrances, de révoltes et de sang. Plus qu'un bagne, Poulo Condore était un rendez-vous. Tout ce que l'Indochine comptait de mécontents, de hors-la-loi, de révolutionnaires actifs, communistes ou nationalistes, finissait par y échouer pour un temps plus ou moins long. Le bagne avait servi de thème à des articles ou des romans populaires,

publié en quoc-ngu¹. Pirates, souteneurs, membres de sociétés secrètes, agitateurs formés à Moscou ou Canton, assassins, voleurs, escrocs, libérés ou évadés des îles d'expiation en avaient forgé la légende.

Bay Vien, lui, attendait d'être sur place pour se faire une opinion. De toute façon, il était décidé à s'arracher du bagne. Avant de quitter la prison centrale de Saïgon, il avait pris ses précautions. Maître Kim, son avocat, lui avait « rentré un plan ». Un tube d'ivoire poli, dont les deux parties minutieusement ajustées s'emboîtaient à la perfection. Il contenait mille piastres en billets de cent. Vien s'était introduit le plan dans l'anus en respirant très fort pour qu'il remonte assez haut dans le gros intestin. Ensuite, il s'était plié en deux, avait fléchi sur ses jambes et s'était accroupi. Le tube tenait bien. Les « matons » qui l'avaient fouillé avant l'embarquement ne s'étaient aperçus de rien. Cet argent qu'il portait dans le ventre, c'était son unique chance de liberté. Il était sûr de ses muscles, de sa force, de ses réflexes, de sa santé. Il n'avait jamais été malade et n'était pas facile à impressionner. Toute sa volonté était concentrée sur une seule idée : préparer et réussir sa cavale. Il ne pensait qu'à ça.

Le vieil homme assis devant lui, racontait ses malheurs :

« La chance m'a lâché. J'étais condamné aux travaux à perpétuité, et après six années de bagne, j'avais réussi la belle. Depuis dix-huit ans, je vivais tranquillement auprès de ma femme et de mes enfants dans mon village à trente kilomètres de Cantho, dans le delta. J'avais construit une belle maison au bord du fleuve, entourée d'hibiscus et d'arbres fruitiers, et racheté trois arpents de bonne terre. Mon atelier d'ébéniste marchait bien. Encore deux années, et c'était la fin du cauchemar. Par malheur pour moi, le gouvernement a fait paraître la circulaire du 25 mars 1935. Publiée dans le Bulletin de la police criminelle, cette circulaire donne la liste complète avec photos, des centaines d'évadés non repris depuis le 1^{er} janvier 1916, date avant laquelle joue la prescription.

« Cette liste circule dans les villages d'origine des condamnés. La police sait bien que tôt ou tard, nous revenons chez

1. Transcription, en caractères latins, des caractères vietnamiens.

nous, poussés par une force invincible, pour célébrer le culte des ancêtres et revoir nos parents. Alors, c'est vite fait. Une lettre anonyme, une dénonciation des notables, et les gendarmes te tombent dessus sans préavis. Chaque forçat repris donne droit à une prime de vingt piastres. C'est aussi simple que ça. Ce qui m'étonne, c'est que les Français n'aient pas pensé plus tôt à sortir cette circulaire. »

A la droite du vieil homme se tenait accroupi un proxénète tonkinois nommé Chung. Trapu, le visage massif, les lèvres charnues, de petits yeux étroits et fureteurs, il ne plaisait pas à Bay Vien. Un sale mec vicieux et sournois, condamné à vingt ans pour « enlèvement » de petites filles. Avant son arrestation, il dirigeait, à Hanoï, un réseau de *Ménim*, de voleuses d'enfants. *Ménim* est une expression typiquement tonkinoise. *Mé* veut dire « mère » et *nim* « trompeuse ».

Les petits yeux sournois de Chung épiaient Bay Vien. Le maquereau tonkinois interrogea soudain d'une voix insidieuse :

« Tu es chargé ? » Bay Vien ne répondit pas. « Tu sais, poursuivit le "hareng" d'un ton suffisant, je t'observe depuis l'embarquement. Tu n'as pas desserré les genoux un seul instant et tu n'as absorbé qu'un peu de riz. Le riz ça constipe. C'est une attitude prudente. Mais ça prouve que tu ne veux pas prendre le risque de perdre ton "plan" ni ici, ni aux chiottes... »

Un bref et brutal éclair de colère traversa le regard noir de Bay Vien. Avec une extraordinaire rapidité, sa main gauche se détendit, les doigts formant crochet saisirent la gorge de Chung. Bay Vien serra brusquement la trachée artère du maquereau et tira d'un coup sec. Un voile opaque obscurcit les yeux de Chung, qui suffoqua et perdit connaissance.

En revenant à lui, un moment après, il vomit à plusieurs reprises. La tête lui tournait et son corps était inondé de sueur. Au bout de quelques minutes, il reprit pleinement conscience et aspira une lampée d'air. Puis ses petits yeux fureteurs croisèrent le regard lourd et noir de Bay Vien et il frissonna.

Les mains croisées sur les genoux, Bay Vien ne donnait pas l'impression d'avoir bougé. Sa réaction avait été tellement rapide et silencieuse, que ni le doï, ni les miliciens d'escorte

ne l'avaient remarquée. En voyant Chung s'effondrer puis vomir, ils avaient naturellement pensé à un malaise dû à la chaleur et au mal de mer. Les yeux sombres de Bay Vien accrochèrent les yeux fuyants du maquereau tonkinois, et sa voix rauque et basse, chargée de menaces et de mépris, chuchota :

« Occupe-toi de ton cul, fils de pute, et plus jamais de moi... ou tu ne vivras pas vieux !... »

Puis Bay Vien se détourna, absolument impassible, revenu à son indifférence première... et au bout de quelques minutes s'endormit.

Les autres bagnards, auxquels rien n'avait échappé, s'étaient tus. Les cochons noirs ne couinaient plus. Seuls les chocs de la houle contre l'étrave et les profondes pulsations du navire qui poursuivait sa route, martelaient sourdement le silence de la nuit.

A six heures du matin, branle-bas de combat. Le gendarme français, chef de convoi, qui a passé une nuit bien confortable dans sa cabine réservée de deuxième classe, est descendu dans l'entrepont et se tient aux côtés du doï. C'est un énorme type moustachu au poitrail épais comme une barrique.

Deux miliciens apportent une grande touque de thé bouillant. Les quatre autres gardes reboutonnent leurs tuniques, réajustent leurs ceinturons, font claquer les culasses de leurs fusils, puis cartouche engagée dans le canon, braquent leurs armes sur les forçats. Le doï ouvre les deux cadenas qui verrouillent la barre de justice. « On arrive », prévient de sa voix douce le vieil évadé. Une tristesse poignante se lit dans ses yeux. Mû par un sentiment de pitié, Bay Vien pose sa main brun et puissante sur l'épaule osseuse du vieil homme et l'étreint sans dire un mot.

« Vite, les menottes ! » crie le gendarme français au doï.

Les bagnards sont aussitôt rivés deux à deux par le poignet avec des brancards d'acier.

« Tenez-vous droit ! ordonne le doï. Vous allez sortir deux par deux dans le couloir et vous aligner sur une file. Suivez le gendarme français en marchant lentement pour éviter de

vous casser la gueule ou de renverser les couffins à cochons ! »

Le gendarme en tête, deux miliciens de chaque côté et deux en queue avec le doï, la petite colonne de bagnards monte sur le pont et se dirige vers l'avant.

Un groupe de soldats de la coloniale, poitrines velues, biceps saillants, se débarbouillent dans des seaux de toile rigide.

« Alignez-vous par quatre et tenez-vous à trois pas des bastingages ! » hurle le gendarme.

La sirène mugit trois fois. Le bruit des pales d'hélices tournant au ralenti indique l'approche de la terre. Une longue île montagneuse et sombre, entaillée de plages désertes, se dresse à tribord au-dessus de la mer, dont les vagues amples et successives se fracassent contre le sable et les rochers en explosion de blancheur tumultueuse.

Le soleil levant dissipe peu à peu les brumes traînant au ras de l'eau. L'horizon prend une teinte de cristal rose. Tout autour de la grande terre s'étalent des îles vertes et noires qui se détachent sur l'horizon avec une netteté de chromo.

Appuyé au bastingage, le second du bord, un colosse roux et ventru, donne des explications aux passagers de première classe :

« Nous avons mis exactement dix-huit heures, y compris la descente de la rivière, pour couvrir les 97 milles qui séparent le cap Saint-Jacques de Poulo Condore. La Grande Condore, que vous voyez à tribord, a trente-deux kilomètres de long et huit de large. Condore est un mot malais, qui signifie « calebasse ». Dans les temps anciens, l'archipel était un repaire de pirates qui rançonnaient le littoral indochinois.

« L'histoire de ces îles n'a jamais été écrite, mais il semble bien qu'elles aient été visitées par les Espagnols au début du XVI^e siècle, car à l'arrivée des Français, on y trouva des monnaies à l'effigie de Charles Quint et au millésime de 1521.

« La Compagnie anglaise des Indes voulut ensuite y installer une factorerie, et y fit construire un fort. Mais les Macassars qui formaient la garnison se révoltèrent, et, pendant une nuit tragique de 1702, massacrèrent tous les Européens du poste. Les Français tentèrent à leur tour de fonder un établissement en 1721 et baptisèrent la Grande Condore « l'île d'Orléans » en l'honneur du Régent. Ils n'eurent pas plus de succès que les Anglais et l'évacuèrent.

« Il fallut attendre la révolte des Tay Son pour qu'un grand Français, monseigneur Pigneau de Béhaine, y retournât en compagnie du roi d'Annam, Nguyen Anh, prince malheureux et fugitif qui cherchait un asile dans toutes les îles de la côte.

« Le traité de Versailles du 28 novembre 1787, signé sous Louis XVI, donnait à la France la propriété des îles Poulo Condore, qui ne furent effectivement occupées qu'en 1861, par ordre de l'amiral Bonard.

« A l'arrivée des Français, cent vingt-neuf captifs du gouvernement royal de Hué vivaient dans une sorte de fort qui servait surtout à les protéger contre les raids de pirates chinois. Une garnison de quatre-vingts soldats indigènes originaires des îles défendait le fort et surveillait les déportés. déportés.

« Les soldats n'avaient pas de fusils. Ils n'étaient armés que de lances et de sabres. Déportés et soldats furent renvoyés sur le continent. La création du bagne actuel remonte à 1872... »

Pendant le discours du second, le bateau a lentement longé la côte. Il contourne maintenant un grand banc de corail rouge et blanc qui émerge à marée basse.

Aux abords des coraux, la mer s'apaise et laisse voir des fonds de jade clair dont le vert lumineux, presque surnaturel, émerveille et rassure après le bleu trop lourd et l'écume fracassante du grand large.

Tout à coup, apparaît une jetée de béton en forme de T, coulée sur un socle de rochers noirs. Trois immenses mâts métalliques, les pylônes d'une station de T.S.F., scintillent entre des maisons ocre enfouies dans la verdure. Deux plages superbes s'étirent langoureusement en avant d'un rideau de cocotiers dont les troncs s'élancent par centaines, lisses et gris, hachant de leurs lignes parallèles l'ombre qui s'enferme sous leurs grands panaches retombants. Des flamboyants somptueux dont le feuillage n'est que fleurs, dix mille corolles rouges rassemblées en hautes gerbes que le soleil allume comme des torches, embrasent la masse sombre des grands arbres. Un murmure d'admiration court le long de la lisse où sont accoudés les soldats de la coloniale.

« Merde alors ! » s'exclame un caporal enthousiaste.

« C'est pas un baigne ! C'est une affiche de vacances pour millionnaire ! Si j'envoie une carte postale de Poulo Condore à ma mère restée dans la Mayenne, je suis sûr qu'elle me répondra : " Chéri, envoie-moi vite l'argent de la traversée que j'aie te rejoindre ! " »

— Elle ne garderait pas longtemps les miches intactes si tu voulais lui faire nager le crawl par ici, ricane un sous-officier penché à la rambarde. La mer est infestée de requins. Gaffe à l'arrière ! On voit des ailerons noirs qui fendent l'eau comme des hachoirs... »

Chaque fois que le navire approche de la côte et vidange les déchets de ses cuisines, les squales fuselés comme des torpilles le suivent à la trace...

Regroupés en retrait des soldats, les bagnards impressionnés gardent le silence. Leurs regards fixent la montagne rugueuse et sauvage, couverte de forêts denses, qui surplombe la mer. Menaçante et sévère, elle pèse de toute sa masse sur le décor paradisiaque comme un mauvais présage.

Le navire stoppe ses machines.

« Cette fois, nous y sommes », murmure le vieil évadé.

Des embarcations se dirigent vers le navire ancré à cinq cents mètres du rivage.

Deux gardiens malabars¹ prennent en charge les transportés, après avoir signé une décharge au gendarme. Les prisonniers sont « démenottés » pour rejoindre les chalands. L'échelle est trop étroite pour laisser passer deux hommes de front. Colonne par un, les bagnards s'engagent sur la passerelle, un gardien devant, l'autre en serre-file. L'échelle tangue dangereusement. Devant Bay Vien, le vieil évadé aux yeux tristes, trébuche, titube, retrouve son équilibre et d'un seul coup bascule par-dessus la corde tendue qui tient lieu de rampe. Six mètres plus bas son corps frappe l'eau comme une pierre et disparaît. Les deux matons malabars sortent leurs revolvers et braquent les prisonniers.

« Que personne ne bouge ! »

Les transportés se figent instantanément. Des cris et des imprécations fusent des ponts du navire.

En contrebas, les bagnards massés dans les chalands se mettent à hurler :

1. Appellation donnée en Indochine à tous les Hindous.

« Les requins, les requins ! »

A une dizaine de mètres de la coque du bateau, la tête grise et les épaules décharnées du vieil évadé émergent brusquement. Les bras frappent l'eau de façon désordonnée. Apparemment, la chute l'a à moitié assommé. Deux coups de feu claquent. Les matons malabars ont tiré. Une tache rouge étoile l'écume où se débat le vieil homme.

« Il a morflé en pleine poitrine ! » rugit un soldat du haut du pont.

Bay Vien se ramasse pour bondir, prêt à plonger. Le maton placé derrière lui le saisit par le cou, lui enfonce le canon de son revolver dans le dos et gronde :

« Toi, le balèze, si tu bronches, je te colle une balle dans les reins et après tu pisseras avec un tuyau en caoutchouc ! » Bay Vien se redresse et répond calmement :

« Pas la peine de me serrer. Relevez votre calibre, je ne vais pas m'évaporer ! Reluquez plutôt ce qui se passe dans la flotte... »

Le maton s'écarte.

Alors tout se passe très vite. Deux, trois, quatre ailerons noirs convergent sur la tache de sang qui s'élargit. De longues fusées sombres percutent le vieil homme. Une mêlée confuse et frénétique agite l'eau. Les requins s'entrechoquent à grands coups de têtes et de queues, virent, bondissent, cognent les chalands de toute leur masse, en se disputant leur proie. Les matons tirent dans le tas. Deux têtes bleuâtres, plates, énormes, jaillissent d'un tourbillon d'écume et de sang. Deux gueules béantes, armées de crocs aigus et luisants se heurtent et se referment. Soulevé par une force fantastique, le corps écorché et tout rouge du vieil homme surgit de l'eau et, pendant d'interminables secondes, danse de gauche à droite entre les têtes des squales qui remuent latéralement. Comme des scies tronçonneuses, les mâchoires entaillent le corps pantelant, lui arrachent de gros morceaux de chair sanglante, le dépècent, l'enfourment et le mastiquent avec un bruit affreux.

Penchés aux rambardes, les spectateurs horrifiés et muets écoutent en tremblant le craquement des os et des tendons broyés par les dents gigantesques des squales dont les lourdes queues frappent l'eau comme des massues.

Puis les monstres plongent et disparaissent. L'écume se

dissipe, l'eau bouillonnante et teintée de sang redevient étale et bleue. Un grand silence s'établit.

Bay Vien, secoué par une nausée acide qui lui tord l'estomac, s'accroche aux cordes de la coupée en essayant de ne pas vomir. Une longue minute s'écoule et la réaction nerveuse se produit. Les matons malabars crient, hurlent, brandissent leurs revolvers.

« Descendez, *maolen* ! Plus vite ! »

Bousculés par les matons qui gueulent en rechargeant leurs armes, les bagnards dégringolent l'échelle de coupée et s'entassent dans une baleinière.

Accroupi au fond de l'embarcation qui les amène à terre, Bay Vien s'efforce de calmer la colère et l'émotion qui l'étouffent en aspirant lentement de grandes bouffées d'air. L'horreur et la rapidité du drame qui vient de se jouer l'ont bouleversé.

La férocité des deux gaffes malabars, la vitesse à laquelle ils ont dégainé et la précision de leur tir constituent un sérieux avertissement.

Il pense soudain à l'expression qu'employaient les repris de justice de retour, ou évadés, de Poulo Condore : « *Du lich* (je reviens) d'un voyage d'agrément »...

Ce n'était vraiment pas l'expression qui convenait.

L'appontement où accostent les chalands et les baleinières est desservi par un escalier de pierres. Une foule bigarrée et curieuse dévisage les bagnards. Des Pondichériens noirs et leurs épouses aux yeux fardés de kôhl, immobiles, drapées dans des saris chatoyants. Quelques commerçants chinois aux faces lisses et grasses, les yeux tirés aux tempes, en tricot de corps ajusté, le pantalon flottant, retenu par une large ceinture porte-monnaie. Des Blancs solides, carrés, en saharienne de tussor, fonctionnaires des postes, des travaux publics ou techniciens de la station-radio. Des femmes européennes en robes fleuries et capelines, la peau laiteuse et les seins lourds. Des gosses efflanqués et chahuteurs coiffés d'un casque colonial soigneusement blanchi. Tous examinent les nouveaux arrivants.

Quatre surveillants indigènes, la crosse du mousqueton

bloquée dans la saignée du bras, attendent que les bagnards s'alignent. Les matons malabars donnent un ordre :

« Les " politiques ", séparez-vous des " droit commun " et rangez-vous à gauche, vous allez au bagne n° II ! »

Cinq transportés se détachent du groupe. On ne les attache pas. Les quatorze « droit commun », dont Bay Vien, sont menottés deux par deux.

« En route ! Direction bagne n° I ! »

Les prisonniers avancent en pressant le pas. A droite de l'appontement se trouve la Maison des passagers où séjournent habituellement les fonctionnaires nouvellement affectés et n'ayant pas encore obtenu de logement confortable : elle donne sur le quai Andouard, ainsi baptisé en souvenir d'un directeur du pénitencier, assassiné par un bagnard. C'est la promenade chic et l'endroit le plus animé de Poulo Condore.

L'hôtel du directeur, une splendide demeure entourée de vérandas et d'un parc éblouissant de fleurs, l'école des petits Français avec son terrain de jeux, la poste, l'infirmerie et les villas des gardiens, sont bâtis en bordure du rivage. A gauche de la jetée, il y a la « pêcherie » (trois cents bagnards-marins et une flottille de trente embarcations, surveillée par des baleinières à moteurs, qui partent chaque jour en mer où tirent un filet de huit cents mètres pour ravitailler le bagne en poisson frais). Plus loin, les « ateliers » avec quatre cents bagnards ouvriers (une scierie, une fonderie et des ateliers de mécanique).

Des rails longent la route près de la Maison des passagers et un petit train Décauville, bâché et enveloppé de paille comme un grand jouet non déballé, est posé dessus.

Les bagnes ne sont pas visibles du bord de la mer. Leur masse grise et sinistre est cachée par l'alignement des maisons blanches du poste encadrées de grands arbres et de jardins.

A travers les murs ajourés qui entourent les résidences, on aperçoit des forçats-jardiniers vêtus de bleu qui sarclent, émondent et taillent parterres et buissons. Et toujours, ce décor obsédant et trompeur posé comme un paravent de soie peinte sur la misère du bagne. Les jardins sont submergés de fleurs : des roses, des magnolias, des bosquets d'azalées.

Au passage, Bay Vien note les plaques indicatrices : rues Albert, Massari, Mariadassou, Burguez, Simon-Jean. Chaque

rue porte le nom d'un chef ou d'un gardien assassiné par les détenus.

Au bout de dix minutes de marche, le petit groupe de bagnards arrive rue Aujard, devant une grille monumentale surmontée d'une inscription : « Pénitencier de Poulo Condore. Bagne n° I. Détention des " Droit commun " . »

Le bagne n° I est un quadrilatère de deux à trois cents mètres de côté, formé de hauts murs hérissés de tessons de bouteilles, doublé d'un chemin de ronde et marqué aux quatre angles par des miradors percés de meurtrières où veillent des soldats français de la coloniale armés de fusils mitrailleurs.

Le portier, un métis replet au visage marqué d'une longue cicatrice, agite son trousseau de clés, deux gros verrous métalliques claquent comme des culasses de fusil, la lourde grille de fer tourne silencieusement sur ses gonds bien huilés et s'ouvre largement.

A gauche de la grille, il y a un magasin de paddy et de poisson sec. A droite, se trouvent la salle de fouille et le bureau du gardien-chef. Au milieu, une courette pavée.

« Halte ! Appel de contrôle ! »

Les deux matons malabars délient les prisonniers et les passent en compte à un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix, au faciès de boxeur, qui tient une liste à la main.

Le mastodonte aboie d'une voix rocailleuse :

« Chaque nom que j'appelle sortira des rangs et se présentera à la fouille. Ensuite vous serez enregistrés, vous recevrez votre numéro matricule et votre paquetage. Maintenant vous êtes soumis au règlement du bagne. Quand vous vous adresserez aux gardiens français appelez-les " chef " et les surveillants annamites " mata " ! »

L'un après l'autre, répondant à l'appel de leur nom, les transportés se dirigent vers la salle de fouille et se plaquent contre les murs.

« Tout le monde à poil et vite fait ! »

Bonifay, le maton qui vient de crier cet ordre, est un petit mec moustachu, vif et râblé. Les forçats se dévêtent en silence, plient et rangent leurs effets en tas, dans un alignement rigoureux comme l'exige le règlement. Avec la dextérité que confère une longue expérience, trois surveillants indigènes retournent les poches, vérifient les ceintures, palpent les

doublures. Sur leurs visages ingrats, brille l'espoir sadique de découvrir quelque objet interdit : couteau, lame de rasoir, clou, ouvre-boîtes, billets et pièces de monnaie. Les cigarettes, les briquets et les allumettes sont autorisés.

Le petit gardien moustachu passe devant chaque transporté. Parvenu devant Bay Vien, il marque un temps d'arrêt et s'exclame sur un ton de surprise admirative :

« Eh bien mon s... ! T'es drôlement baraqué pour un Annamite ! Et membré comme un cheval avec ça ! »

Epaules carrées, buste large, taille étroite, solidement planté sur des jambes pleines et nerveuses, Bay Vien est en effet un magnifique athlète. Son corps tout entier à l'exception en quoc-ngu que Bonifay, né de père français et de mère

Le petit maton moustachu aboie sèchement.

« Tourne-toi face au mur, balèze, et écarte les bras. »

Le dos de Bay Vien est une extraordinaire carapace de muscles qui se nouent et se dénouent à la plus légère contraction. Tatouée en travers des omoplates se détache une inscription en quoc-ngu que Bonifay, né de père français et de mère métisse, n'a aucun mal à déchiffrer : « *Doc ngang nao biet tran dau co si* » (en long ou en large, personne n'est au-dessus de ma tête). La devise des Anh Chi, des caïds du milieu, chefs de bande ou chefs d'une organisation criminelle.

« Nous venons de toucher un gros client, grogne Bonifay, il faut que j'en parle au gardien-chef. »

Irrité par l'examen pointilleux du maton, Bay Vien n'en laisse rien paraître. Ce qui lui importe plus que tout, c'est de sauver son plan. Donc pas de réaction d'humeur ou d'amour-propre déplacée.

La fouille terminée, les prisonniers perçoivent un paquetage. Deux tenues neuves, un bleu de chauffe à quatre poches comme en portent les navigateurs, mais sans col. Deux caleçons et deux tricots de corps blancs, deux serviettes de toilette. Deux nattes en paille de riz. Une barre de savon noir, une paire de baguettes. Un bloc de papier, des enveloppes, un porte-plume et un encrier pour le courrier.

Bay Vien revêt sa tenue bleue. Cousu au-dessus de la poche supérieure droite, un rectangle d'étoffe blanche porte inscrit à l'encre de Chine le numéro matricule qui lui est affecté : 7 863.

« Retournez dans la courette et alignez-vous par deux ! »

Le colosse au faciès de boxeur surveille les bagnards qui se mettent en rang.

Le petit maton moustachu, fébrile et surexcité, frappe à la porte du bureau du gardien-chef.

« Entrez ! »

Bonifay franchit le seuil d'une grande pièce meublée de bois ciré et rectifie la position.

Santini, gardien-chef du pénitencier, est un homme de cinquante ans, grand et maigre, avec un visage osseux et un regard gris très aigu auquel rien ne peut échapper. Connaissant à fond la langue annamite et l'argot des prisons, ce Corse du Niolo, retors et madré comme les poseurs de collets de sa montagne natale, tient les trois bagnes qu'il contrôle dans un réseau serré d'indicateurs soigneusement choisis. Les forçats, qui redoutent ses pièges et sa perspicacité, l'ont surnommé *Cao gia*, le Vieux Renard.

La pièce qu'il occupe, respire un ordre méthodique, qu'entretient un secrétaire-bagnard, obséquieux et diligent, ancien escroc, mais personnage considérable de Poulo Condore, parce qu'il joue un rôle important dans la désignation des emplois d'embusqués.

« Alors, Bonifay, qu'est-ce qui vous met dans un pareil état d'agitation ?

— Chef, en pratiquant la fouille des transportés arrivés ce matin, j'ai repéré un type qui porte le tatouage des Anh Chi. Un vrai dur, un beau mec costaud, tatoué de partout, même le marteau à boules ! Jamais vu un *gnac*¹ avec un chibre pareil. Il a un gland gros comme un bouchon de carafe et tout bleu. Il faut qu'il soit drôlement coriace pour avoir supporté que le tatoueur lui plante les aiguilles à cet endroit-là !... »

Santini frappe le bureau du plat de la main :

« Bonifay, vous êtes un bon fonctionnaire rempli de zèle et vous ne manquez pas de flair, malheureusement vous devenez trop facilement trivial !

— Mais, chef !...

— N'essayez pas de vous justifier Bonifay. Nous perdons

1. Abréviation péjorative de *nhaqué*, paysan, généralement employée par les flics et les matons français pour désigner un Annamite.

du temps. Donnez-moi plutôt le numéro matricule de ce transporté !

— C'est le 7 863.

— Dites à Poumaroux de me l'amener. »

Mortifié et furieux, le petit maton moustachu sort en saluant militairement.

Resté seul, le gardien chef Santini soupire. Tenir et gérer un bagne comme Poulo Condore n'est pas une petite affaire, surtout depuis la récente victoire du Front populaire à Paris. Des ordres venus de la métropole ont imposé une refonte du règlement. L'an dernier, en accord avec le directeur des îles, un programme de grands travaux avait été élaboré : route circulaire autour de la Grande Condore, ouverture d'une voie ferrée jusqu'à la baie du Sud-Ouest, constructions. Tout a été suspendu après les succès de la gauche aux législatives. Un inspecteur des colonies, venu depuis en mission, n'a cessé de répéter :

« Nous ne voulons pas d'histoires, surtout avec les condamnés politiques. Pas question de poursuivre votre programme de grands travaux. Ne passons pas pour des négriers. Telle est la consigne. » Ah ! ce n'est pas maintenant qu'on pourrait refaire la jetée dont chaque pierre a été portée à dos d'homme de la montagne jusque dans la mer.

Depuis trois mois, les détenus politiques, surtout les communistes, sont devenus insupportables. Leur condition a pourtant été sensiblement améliorée. La nourriture qu'ils reçoivent est très convenable. La liberté de lecture est totale. Tous les journaux de Saïgon, ainsi que *Je suis partout*, *Les Nouvelles littéraires*, *Le Canard enchaîné*, *Gringoire*, *Le Mercure*, *La Flèche*, *L'Humanité*, sont distribués régulièrement et circulent sans difficultés d'une salle à l'autre.

Le bruit court qu'une « amnistie générale » des politiques est sur le point d'intervenir et tout le bagne n° I est en effervescence. Chaque soir, les chefs de file communistes prononcent des discours fleuves sur la « déroute du colonialisme ». Quand les discours s'achèvent, des clameurs formidables éclatent sous les voûtes :

« Assassins ! Tortionnaires ! Vive le Front populaire ! Vive l'Amnistie ! »

Un chef de claque scande les cris.

Si un gardien de ronde français s'approche des salles où

se déroulent les manifestations, les détenus accrochés aux grilles lui hurlent des injures et lui font des bras d'honneur.

A trois reprises, gardiens et surveillants, excédés et humiliés, se sont rassemblés, matraques aux poings, pour donner l'assaut aux salles. Chaque fois, Santini a évité le pire. Il n'est pas partisan des représailles aveugles. Vingt-huit années d'expérience pénitentiaire lui ont permis de comprendre bien des choses. Le bagne indochinois ne ressemble pas à Cayenne. La pègre annamite est un monde cloisonné, formé d'initiés obéissant à des règles strictes, partagés en clans liés par serment, utilisant des signes de reconnaissance et un langage secret. La force ou les coups n'ont que peu de poids sur les bagnards annamites. La seule méthode efficace pour les contrôler, consiste à infiltrer des « moutons » dans leurs clans, à les persuader que rien de ce qu'ils trament ou entreprennent n'échappe à la surveillance de l'autorité pénitentiaire. Alors, la méfiance divise les clans et les règlements de compte interviennent, ponctués d'assassinats au couteau, de strangulations silencieuses ou d'empoisonnements. Occupés à épurer leurs rangs, leur agressivité ne s'exerce plus qu'entre les quatre murs qui les enferment.

C'est au cours de ces purges silencieuses mais sanglantes, que s'imposent les Anh Haï, les « frères aînés » du bagne, chefs et protecteurs occultes du royaume de la canaille. Le réseau de délation, mis en place par Santini, lui a permis d'identifier les huit « frères aînés » dirigeant les huit salles du bagne n° I. Quand l'atmosphère devient trop tendue, il en expédie un sur deux au mitard : soixante jours de cachot, fers aux pieds avec une boule de riz sec salé et un peu d'eau. Les « frères aînés » épargnés s'arrangent pour réduire la tension dans les salles, et le calme revient peu à peu.

Escorté par le colosse au faciès de boxeur, Bay Vien entre dans le bureau du gardien-chef.

Accroché au mur du fond, un grand tableau donne, en gros caractères, la répartition de l'effectif total du pénitencier. Bay Vien note d'un coup d'œil que le nombre des prisonniers inscrits atteint 2 320, parmi lesquels : 600 politiques et... 110 évadés.

Durant quelques secondes, le gardien-chef observe Bay

Vien. « Bonifay n'a pas exagéré, se prend à penser Santini. Ce n'est sûrement pas un client ordinaire. » Une tête superbe. le cheveu dru, le front large et haut. Les sourcils épais, des yeux très noirs, à peine obliques, le nez légèrement aplati mais droit, une mâchoire puissante dont la saillie des maxillaires souligne la force et la volonté. La camisole de toile bleue tendue à craquer par les muscles amples du torse et des épaules, dissimule les tatouages. « A côté de cet athlète cuirré, magnifiquement bâti souple et puissant, au regard profond et calme, le gardien Poumaroux, malgré son mètre quatre-vingt-dix et ses poings gros comme des massues, cesse curieusement d'être impressionnant, se dit soudain Santini. Il a l'air stupide et gauche d'un gorille escortant son " patron ". »

« Bon. Voyons maintenant d'un peu plus près ce que contient ton dossier », remarque à voix haute le gardien-chef, en s'adressant à Bay Vien.

Santini ouvre la chemise cartonnée posée devant lui, en tire une fiche dactyloscopique établie par l'Identité judiciaire, et un rapport de plusieurs pages, transmis par la direction de la Sûreté.

La fiche dactyloscopique, très succincte, ne mentionne que les renseignements d'identité, les condamnations et les signes distinctifs :

« Le Van Vien, dit Bay Vien, né en 1904 au village de Phong Duoc (Cholon). Taille : 1,61 m. Première condamnation le 14 février 1921. Vingt jours de prison pour vol. Deuxième condamnation le 31 mai 1927. Deux mois de prison pour coups et blessures. Troisième condamnation le 28 août 1936. Douze ans de prison.

« Association de malfaiteurs et détention d'armes de guerre. Signes particuliers : nombreux tatouages représentant : un dragon enroulé autour du tronc, gueule ouverte à la naissance du cou, la queue aboutissant à l'anus ; corps de femmes nues sur les deux épaules ; idéogrammes chinois sur le sexe et une tête de serpent sur extrémité du pénis ; positions érotiques sur les faces externes des cuisses. Cicatrice étoilée sur deux centimètres au lobe de l'oreille gauche. Trois cicatrices de six et quatre centimètres avant-bras droit et cinq centimètres sur les côtes flottantes gauches (traces de coups de couteau). »

« Tu ne mesures qu'un mètre soixante et un ? Tu parais beaucoup plus grand ! » commente Santini en jaugeant Bay Vien du regard.

Un sourire amusé éclaire le visage rude et tanné du transporté, découvrant des dents d'une blancheur éblouissante :

« Je mesure un mètre soixante-dix. La taille indiquée sur la fiche date de ma première arrestation. Je n'avais que dix-sept ans à l'époque. Depuis, j'ai un peu grandi, mais personne n'a pensé à me faire repasser sous la toise !

— C'est la seule explication ! » approuve le gardien-chef.

Quelques secondes s'écoulaient. Santini réfléchit et décide de lire à haute voix les quatre feuillets du rapport de la Sûreté. Pour bien montrer que la police française est bien faite et que peu de secrets lui échappent, prenant un ton volontairement solennel et important, il dit :

« Voici ce qui est écrit dans le rapport :

Rapport du 18 janvier 1936

Direction de la police judiciaire en Cochinchine.

Section de la répression du banditisme.

Enquête effectuée sur le nommé Le Van Vien.

Agé de trente-deux ans, Le Van Vien, plus connu sous l'appellation de Bay Vien, est actuellement l'un des chefs de file les plus craints de la pègre cochinchinoise. Son père Le Van Dau, un métis chinois Trieu Chau, occupe une place de marque dans les annales de Cholon. En effet, dès son adolescence, après avoir acquis une assez bonne connaissance de la langue chinoise dans sa famille maternelle, il s'affilie à l'association secrète Nghia Hoa (Justice et Concorde), une des branches de l'organisation mère Thien Dia Hoï (Société du Ciel et de la Terre) issue de la fameuse triade fondée en Chine au moment de la chute de la dynastie Ming et qui avait pour devise : « Mort aux usurpateurs mandchous pour restaurer les Ming. »

La triade était surtout très influente chez les Chinois

du Sud dont beaucoup, à la fin XIX^e et au début du XX^e siècle, émigrèrent en quête d'une vie meilleure vers le Sud-Est asiatique : Hong Kong, Cochinchine, Malaisie, Indonésie. La triade, organisation essentiellement politique et nationaliste en Chine, rejetait toute tutelle étrangère et lui substituait une véritable administration parallèle et souveraine très efficace.

Le père de Bay Vien accède rapidement à la dignité de luoc-chu, c'est-à-dire de Patriarche ou Chef suprême de l'association Justice et Concorde. Il exerce alors une très grande emprise sur le monde marginal qui échappe au contrôle de l'administration coloniale. Un monde divisé en « corporations » ayant chacune sa zone d'influence. Chacun de ces clans, coiffé par un Anh chi (caïd), groupe des hommes de même profession, demeurant le plus souvent dans le même quartier. Aucun des affiliés ne pouvait se rendre d'un quartier à un autre, sans la double autorisation des chefs des confréries intéressées. Des rixes sanglantes, parfois mortelles, provoquées par des querelles d'intérêts ou d'influence, opposaient souvent les uns aux autres les membres des différentes corporations, contraignant parfois la police française à intervenir.

Le Van Dau était Anh Ca¹, ou chef de la corporation des Van Xe, c'est-à-dire des cochers des petites voitures à cheval ou « boîtes d'allumettes ». Mais son influence de Patriarche s'étendait sur toutes les coteries de ce genre qui existaient dans l'immense et mystérieuse agglomération de Cholon. Il jouait le rôle d'arbitre en cas de conflit entre elles.

Le Van Dau devait ce prestige à son comportement honnête, équitable et même chevaleresque, surtout quand il s'agissait de sauvegarder les intérêts du clan, de soutenir son honneur et de prendre des responsabilités, ce qu'il n'hésitait pas à faire pour défendre les Em Ut², qui s'étaient rendus coupables d'actes délictueux.

Dès son enfance, Bay Vien se montre têtu, violent, difficile à mener.

Une affaire d'héritage dans laquelle il s'estime frustré,

1. Grand frère.

2. Petits frères.

lui fait, à l'âge de seize ans, abandonner le foyer familial. Quelques mois plus tard, il encourt une condamnation de vingt jours de prison pour le vol d'une bicyclette. A sa sortie, il se place au service du nommé Hài Luong, qui exerce le métier très lucratif et très recherché de Caïcoolies¹, pour les grandes décortiqueries chinoises de Cholon.

Lorsqu'il est arrêté pour la deuxième fois le 31 mai 1927, pour avoir assommé un tenancier de jeu chinois, Bay Vien a déjà sa bande attitrée qui assure la « protection » des compagnies d'autocars assurant la liaison Saïgon-Bien Hoa et cap Saint-Jacques. Il taxe les tripots du marché de Binh Dong et recueille tous les paris sur des combats de coqs.

Condamné à deux mois de prison, il reprend dès sa sortie le cours de ses activités. Ses affaires se développent : il prend des participations dans deux restaurants, une société de taxis, un cabaret de nuit et finance un réseau de distilleries clandestines d'alcool.

Des informateurs sérieux affirment qu'il est l'organisateur de plusieurs enlèvements et compte cinq meurtres à son actif. Mais aucune preuve matérielle n'est venue étayer ces renseignements. Le 12 septembre 1935, un car de voyageurs montant sur Phan Thiet est intercepté par cinq hommes armés de pistolets, pendant la traversée de la forêt des lataniers. Deux riches négociants chinois sont dépouillés d'une somme de six mille piastres. L'un d'eux, Lin Fung Ha, identifie formellement Bay Vien sur des photos.

Arrêté le 20 juin 1936, dans un compartiment de la rue de Louvain appartenant à une de ses maîtresses, Bay Vien ne portait pas d'arme sur lui. Mais la perquisition opérée sur les lieux a permis de découvrir un pistolet Sauer allemand, modèle 1930, calibre 7,65, et 32 cartouches. Confronté à ses victimes, Bay Vien a nié farouchement les faits. Au cours des interrogatoires de police et pendant l'instruction, il a systématiquement refusé de répondre à toutes les questions qui lui étaient posées. Condamné le 28 août à douze ans de prison. A noter que

1. Recruteur et contremaître, chef des débardeurs de rizeries.

deux jours après sa condamnation, le principal témoin à charge de son procès, le Chinois Lin Fung Ha, a été tué de trois coups de couteau dans le ventre par un inconnu qui a pris la fuite. »

Sa lecture achevée, le gardien-chef lève les yeux sur Bay Vien et le considère un moment. Le visage du forçat est rigoureusement impassible.

« Il m'a écouté avec attention, j'en suis sûr ! pense Santini. Et pourtant, il a l'air de s'en foutre royalement ! Essayons autre chose... »

« Dis-moi, Bay Vien, j'ai deux amis à toi en pension à Poulo Condore Muoi Tri, une forte tête, enfermé au bagné n° III, et Sau Doï qui mène une équipe de plongeurs à la pêcherie. Lequel des deux veux-tu rejoindre ?... »

Immobile et concentré, le transporté reste muet. Décontenancé par cette indifférence glacée, ce manque de curiosité, Santini demande soudain après un moment de silence :

« Tu portes le tatouage des Anh Chi, tu veux me prouver que rien ne te touche et que tu es un vrai caïd, hein ? »

Bay Vien secoue lentement la tête et répond d'une voix calme et détachée :

« Ici, je ne suis qu'un prisonnier, moins que ça, un bagnard. Un simple numéro, le 7 863. Je n'ai rien à dire, à prouver ou à demander. J'écoute et j'attends.

— Tu attends quoi ?

— Les ordres que vous donnerez au grand gardien qui est à côté de moi pour savoir où il doit me conduire en sortant de votre bureau. »

Santini dévisage pensivement l'athlète cuivré qui lui fait face. Ses yeux gris et vifs accrochent le regard lourd et noir de Bay Vien qui ne cille pas.

Durant quelques secondes, il guette une réaction sur le visage impassible du prisonnier. En vain.

« Il n'est vraiment pas comme les autres. Ni obséquieux, ni émotif, constate-t-il, et pas facile à manier. Inutile de prolonger la séance. »

Santini se redresse, repousse son fauteuil et lance sur un ton de commandement :

« Poumaroux, emmenez-le à la salle cinq ! »

Les bras encombrés par son paquetage enroulé dans les nattes, Bay Vien avance calmement devant le grand maton.

A l'entrée d'une voûte, se tient un hindou gigantesque vêtu de blanc. Deux mètres de haut, une barbe en éventail, deux yeux cruels et fourbes dans une figure couleur de cendre, enturbannée de noir. C'est Abdumalleh, dit Bi, le Bengali du bagne n° I.

Passé la voûte, Bay Vien découvre une grande cour avec un peu de verdure entre les cailloux. Au milieu de la cour, un puits à margelle basse. Des deux côtés, un long préau, sous lequel s'ouvrent les portes en fer des salles de bagnards.

Au fond, les cuisines et des cellules qui forment une sorte de ruelle de cachots, isolée du reste.

A gauche, derrière des barreaux, des hommes presque nus tournent de grosses meules en bois.

Dans un coin, un groupe de transportés, assis en rond, cassent des blocs de corail pour la route.

Poumaroux s'arrête devant une porte à judas, blindée comme une tourelle de cuirassé et marquée en rouge du chiffre cinq. Une grosse clé tourne dans la serrure.

Des verrous grincent et la porte s'ouvre sur une sorte de tambour limité par des barreaux formant une cage cylindrique. Le grand maton ouvre la dernière grille, pousse Bay Vien devant lui, referme d'un coup sec la herse de fer.

La salle cinq est une grande pièce rectangulaire longue d'à peu près une cinquantaine de mètres. Au milieu, un passage de deux mètres de large. De chaque côté, des bat-flanc en béton armé recouverts de natte. Au-dessus de chaque place, deux planches à paquetage scellées au mur : une pour le linge, l'autre pour les vivres, le savon et la gamelle. De gros quinquets à pétrole accrochés à des chaînes pendent des poutres, hors de portée de la main : le règlement ordonne que les dortoirs restent éclairés pendant toute la nuit. Au fond de la salle, derrière deux cloisons de planches, se trouvent les cabinets et les douches. Pas d'eau courante, mais deux grandes cuves en fer et des récipients en bois pour procéder aux ablutions. Tout est propre dans cette maison-cage. Pas de mauvaise odeur. Le bas des murs est imperméabilisé contre

l'humidité par une couche de goudron, et des rigoles remplies de grésil écartent les fourmis et les insectes. Des baquets de thé sont déposés à terre, non pas à l'intérieur de la salle mais de l'autre côté de la grille du tambour. Pour boire, les détenus passent le bras à travers les barreaux et saisissent une boîte de conserve maintenue par un manche de bambou qu'ils plongent dans un des baquets.

Une centaine de bagnards occupent la salle. Certains lisent. D'autres discutent par petits groupes. Quelques-uns sont allongés la tête appuyée sur un bras replié.

A peine entré, Bay Vien voit se braquer sur lui un faisceau de regards curieux, hostiles, méfiants ou impénétrables.

Attentif et mobile, enregistrant le plus petit détail, étudiant la disposition des lieux, triant les visages, classant chaque groupe dans sa mémoire, son regard observe tout. Les muscles tendus, mais le visage volontairement impassible, Bay Vien avance d'un pas calme et mesuré vers le fond de la salle.

Brusquement, un homme sec et musclé saute des bat-flanc, se précipite vers lui, l'agrippe par l'épaule de sa main gauche, et lève la main droite ouverte à hauteur du front :

« Anh Bay, grand frère ! Mon ami, salut ! »

Deux yeux vifs et rusés sous des sourcils obliques, une face énergique, plissée de joie, et le creux de la main droite tatoué d'une araignée à sept pattes.

« Dao, le Premier couteau ! »

Bay Vien et Dao se connaissent depuis une quinzaine d'années.

Plus jeune que lui de trois ans, Dao, comme son surnom de voyou l'indique, était imbattable dans une bagarre au couteau. Fluide et glissant comme une anguille, frappant toujours ses adversaires au bas-ventre, il s'était taillé, à coups de lame, une redoutable réputation de tueur dans les bas-fonds de Cholon. Arrêté en janvier 1931, après avoir tué, au cours d'une rixe, deux souteneurs chinois qui voulaient le mettre à l'amende, parce qu'il avait roué de coups, un soir de bordée, la sous-maîtresse trop insolente d'un bordel de la rue de Foukien, Dao avait été condamné à la prison à vie.

Irrascible et dangereux pour quiconque se prenait de querelle avec lui ou entravait ses affaires, il était par contre

d'une droiture et d'une régularité exemplaires pour ses amis.

« Viens par là, dit-il à Bay Vien. J'ai une place libre pour toi à côté de mon bat-flanc. Après on causera. Je t'expliquerai comment fonctionne la salle et puis on verra les amis. Veux-tu du pognon ?

— J'ai ce qu'il faut ! »

Ses affaires rangées, Bay Vien se rend aux cabinets. Dao, le suit, pour en surveiller l'accès, pendant que derrière la cloison, il retire le plan, prélève un billet de cent piastres et réintroduit son tube après l'avoir rincé et essuyé. Ce billet en parfait état prouve que le plan est absolument étanche.

De retour dans la salle, Dao demande à Bay Vien :

« Combien as-tu pris ?

— Douze ans !

— Mais, tu n'as rien à faire à la salle cinq, alors ! Ici, tu es chez les « dangereux » et les « fortes peines ». Aucun de ceux qui sont là n'a pris moins de vingt ans. La plupart d'entre nous sont condamnés à perpète... il y a même trois anciens condamnés à mort graciés.

— Le gardien-chef a lu mon dossier de police et a décidé que j'irais à la salle cinq !

— Alors ton dossier est drôlement chargé ! » s'exclame Dao en riant aux éclats.

Redevenant sérieux, il poursuit :

« Bon, passons aux informations. Tu sais que je suis monté au bagne en octobre 1931. Ça fait donc cinq ans que je suis aux îles. Je peux répondre à toutes les questions que tu te poses. La plupart des mecs de la salle cinq sont considérés comme des sujets trop encombrants ou trop compliqués pour les gaffes. Un mélange de rombiers difficiles à contrôler. D'abord, il y a les cambrioleurs professionnels et les faussaires. Impossible de les employer, trop forts en " fauche " : dans les magasins, les villas, les ateliers, il n'hésitent pas à piquer les morlingues ou les tocantes des surveillants. Trop habiles aussi à truquer les livres de comptes, les rôles de corvées ou falsifier les circulaires. Ensuite, il y a les « dégueulasses », les assassins vicieux et anormaux, les sadiques, les satyres et les pédés. Au-dessus du lot, un noyau de vrais hommes du milieu. Une quarantaine de durs qui ont le couteau facile ou qui ont vite fait de défoncer le crâne d'un " donneur " à coups de marteau et toujours prêts à monter

une cavale. Presque tous ont essayé une ou plusieurs fois de s'évader. Tu peux facilement comprendre pourquoi les gaffes ne sont pas chauds pour nous emmener en corvée ! Et chaque fois qu'un dur s'approche des grilles ou d'une fenêtre pour respirer un peu d'air, le " caplan " cambodgien ou le Bengali pousse un coup de gueule et lève sa trique, prêt à cogner.

— Qu'est-ce que c'est un caplan ?

— On voit bien que tu es tout neuf ici, mon frère. T'as l'air de ne rien connaître de ce qui se passe aux îles !

— C'est la première fois que je monte aux durs, Dao, et je ne sais pas grand-chose. Alors ne ricane pas comme une vieille femme, et réponds à ma question ! »

Surpris par la brusque réaction de Bay Vien, et la soudaine dureté de son regard, Dao pose la main sur l'avant-bras de son ami et reprend avec un sourire conciliant :

« Ne te fâche pas, grand frère. Je sais que tu apprendras vite. Le caplan, c'est le chef de salle. Une espèce de mec à part, créé par l'administration française. Moitié taulard, moitié gaffe. A la fois mouchard et surveillant. Sans lui et la " balance ", le bagne n'aurait pu survivre à certains complots. On le choisit parmi les détenus les plus robustes et les plus coriaces. Il faut qu'il sache cogner et se faire respecter. Ce n'est ni pour les quatre-vingts cents de solde mensuelle (les forçats en touchant quarante), ni pour le galon de laine verte qu'il porte sur sa camisole, qu'un caplan accepte sa situation d'assistant garde-chiourme. Mais pour les à-côtés du métier qui lui assurent de nombreux profits et un tas de prérogatives. C'est le caplan qui organise le plus souvent les petits travaux et les corvées. Et pour exempter les uns des besognes les plus difficiles, donner à d'autres des places de choix, il se fait glisser dix cents, le jour du prêt, par chaque protégé. Il fume à l'œil, chaque taulard de la salle qu'il contrôle lui fournit une cigarette par jour. Il peut circuler librement à l'intérieur de l'enceinte, aller aux cuisines et là il peut choisir les meilleurs morceaux de viande. Le dimanche, comme aucune corvée ne sort au travail, il dispose d'une permission de l'après-midi, ce qui lui permet d'aller sauter une fille au camp des matas mariés.

— Tu veux dire qu'il peut se taper la femme d'un surveillant ?

— C'est à peu près ça. Parmi les quatre-vingts matas

mariés qui vivent dans les compartiments d'une petite caserne avec femmes et enfants, il y en a une bonne dizaine qui se comportent en vrais maquereaux. Des ingénieurs qui savent tirer profit de leur femme, ou plutôt de leur prétendue femme. Ils laissent leur épouse légitime sur le continent dans un petit village du delta, et une vague concubine ou une chanteuse de Saïgon la remplace à Poulo Condore, grâce à un état civil maquillé. Les jolies filles sont rares dans les îles et font prime sur le marché. Le mata maquereau ne prend jamais d'argent directement. Il se contente de fermer les yeux et d'abandonner son logis pendant que les clients frappent à sa porte. La passe coûte cinquante cents, un tarif de bordel de luxe... et les candidats ne manquent pas. La femme la plus recherchée est celle du mata 76. Elle est très belle, grande, avec une peau superbe et n'a que vingt-deux ans. C'est une gageuse de première qui travaille à fort tarif, une piastre le coup : cinq mois de prêt pour un forçat. A ce prix-là, elle peut sélectionner ses clients. Elle a un point faible, pourtant, elle aime les mecs costauds... et quand un mec lui plaît, elle se le tape aussi sec et pour *lappe* !

— Qui est caplan dans notre salle ?

— Kamchhay. Un métis cambodgien-malais. En cambodgien, son nom signifie l'Eléphant. Un bandit féroce doué d'une force herculéenne. Avant de venir ici, il a purgé deux ans à la décortiquerie. La décortiquerie, c'est la terreur de tous les détenus. Le seul endroit de l'île où on exécute les véritables travaux forcés dans une atmosphère de haine, de désespoir et de brutalité.

« Le travail est épuisant. Adossée au mur d'enceinte, la décortiquerie est un hangar sombre, entouré de grilles, où n'arrive jamais le soleil. Derrière ces grilles, une centaine d'hommes presque nus, éreintés, couverts de sueur, triment dans un nuage de son, de poussière et de sable rouge. Les décortiqueurs attelés par quatre à une barre fixée sur le côté, font tourner une grosse meule de bois qui ressemble à un grand moulin à café. Le paddy est versé par le haut à la cadence de cent kilos toutes les demi-heures et les grains de riz dépouillés de leur enveloppe tombent de côté. Il y a quatre meules à faire tourner à raison de dix heures par

jour. Le grincement des meules, le martèlement des pilons, l'obligation de tourner en rond en poussant la barre pendant des heures, font craquer les plus endurcis. Il fait tellement noir dans le hangar et la poussière des grains et de la balle de paddy est tellement dense, qu'en fin de peine, les durs sortent de là presque aveugles. La nuit, tout le monde couche les fers aux pieds. Les gaffes ne se risquent jamais dans ce lieu maudit. La discipline est maintenue par de farouches caplans qui y font régner une loi barbare. Ils distribuent le travail, augmentent ou diminuent les horaires, manient la trique et se font payer pour exempter de moulin ceux qui ont pu cacher quelques pièces de dix cents à la fouille des matas.

« Oui, mon frère, même dans ce hangar du malheur, que nous, les forçats, nous appelons le « deuxième enfer », il existe des fumiers pour trafiquer de la souffrance et de la misère. Mais ces charognards n'ont pas toujours la vie belle. Il arrive parfois qu'un incorrigible, excédé par les brimades ou n'ayant plus de quoi payer pour les faire cesser, décide de secouer le joug du caplan. Des luttes féroces se déroulent alors derrière les barreaux où bagnards et caplans s'affrontent. L'an dernier, pendant plusieurs mois, les gaffes trouvaient chaque semaine un caplan, le ventre ouvert, sur le bat-flanc de la décortiquerie. »

Bay Vien a écouté Dao avec la plus grande attention.

Celui qui transgresse la loi des forçats, paie avec sa peau, car animale et primitive, elle n'applique qu'une sanction : la mort. La pire des morts, la mort infâmante, celle que les Annamites redoutent le plus, la « mort blanche », servie par surprise et au couteau.

Il se rappelle soudain ce que lui avait dit le vieil évadé sur le bateau avant de périr dévoré par les requins : « Les plus à craindre ne sont ni les gardiens français, ni les surveillants annamites, mais leurs auxiliaires : le caplan et les Bengalis. Et le plus gros danger à vaincre, c'est les autres forçats. »

Le vieil homme n'avait pas menti :

« Moi, se répète-t-il pour ne pas se laisser entamer le moral, je suis en pleine forme et je n'ai pas l'intention de baisser les bras !... Mais auparavant, il faut que je mesure les difficultés, les risques et les dangers. Pas question d'impro-

viser ou d'avancer imprudemment sans connaître le terrain et les hommes. Et tout d'abord, il faut que j'en apprenne un peu plus sur notre caplan. »

Prenant le bras de Dao, Bay Vien lui sourit amicalement en l'entraînant à l'écart :

« Parle-moi de Kamchhay ! »

Le visage habituellement très mobile de Dao se fige. Ses yeux vifs et malins s'assombrissent, et s'exprimant à voix basse comme s'il craignait d'être entendu, il dit :

« Kamchhay est une brute effrayante, capable d'assommer un buffle d'un coup de poing. Roublard et vicieux comme un singe. Je t'ai déjà dit qu'il a passé deux ans à la décortiquer. Le premier mois, pour bien montrer la pleine mesure de sa force, il faisait tourner tout seul une des quatre grandes meules. Le deuxième mois, il a refusé de travailler. Les caplans ont essayé de le mater. Il en a tué trois en dix jours en leur brisant les vertèbres cervicales. Après, il s'est imposé comme "frère aîné", en filant une triquée¹ aux durs les plus réputés. Le bruit s'est vite répandu qu'il pratiquait le fakirisme et qu'il était invulnérable à l'état de veille. Il restait couché toute la journée, surveillant du coin de l'œil le travail de ses sujets. Dès qu'un nouveau arrivait, il le basculait sur un tas de paddy, pour voir s'il avait des dents en or. Et si oui, il lui arrachait les couronnes pour les vendre au Chinois qui tient boutique dans le village. Un vrai barbeau d'hommes ! Et un sacré cogneur ! Il doit avoir un talisman magique, car il guérit tout de suite des coups de couteau qu'il reçoit éveillé.

— Personne n'a essayé de le descendre ?

— Si, Nguyen, le Marteau. Un souteneur tonkinois, silencieux et mauvais comme un serpent bananier. Il a attendu que Kamchhay s'endorme pour essayer de lui écraser la tête avec une barre de justice. Mais, peut-être parce qu'il avait peur, ou parce que sa haine trop forte l'aveuglait, il a mal assuré son coup et n'a réussi qu'à le blesser au front. Kamchhay lui a tordu le cou comme à un vulgaire poulet. Ceux qui ont vu le cadavre du Marteau racontent que sa gorge était aussi flasque qu'un pneu crevé, qu'il avait toute la langue dehors et de travers comme un pendu... Kamchhay,

1. Correction.

lui, est allé se faire recoudre le front à l'infirmierie et huit jours après, il était de retour à la décortiquerie. »

Bay Vien réfléchit une bonne minute. Dao n'est ni poltron, ni hâbleur. Pourtant le portrait qu'il trace de Kamchhay montre qu'il le craint et lui attribue une sorte de pouvoir surhumain.

Bay Vien se promet d'observer soigneusement le caplan pendant les prochains jours, en évitant de se trouver sur son chemin.

Pour l'instant néanmoins, un point particulier l'intrigue. Il décide de l'élucider.

« Dis-moi, Dao, comment expliques-tu que Kamchhay, qui est un grand bandit et un vrai dur, soit tout d'un coup passé de l'autre côté de la barrière et ait accepté ce poste de chien de garde de la chiourme ?

— Ce n'est pas le premier dur à réagir ainsi. Des criminels célèbres et même de grandes figures du milieu ont consenti avant lui, pour améliorer leur sort, à devenir caplan. Kamchhay en avait sans doute assez de moisir à la décortiquerie. Je t'ai déjà énuméré tous les avantages et les profits que comporte la fonction de caplan. A la salle cinq, il y en a un autre et de taille : la taxe sur les jeux.

« Tous les " droicos " ¹ du bague jouent. Mais les plus gros joueurs sont dans notre salle. Les enjeux sont élevés, la plus basse " carre " de départ est de deux piastres. Il n'y a que quatre places de teneurs de jeux pour les cent vingt hommes qui occupent notre bâtiment. Elles se gagnent et se défendent le couteau à la main, car leur rapport est important.

« Les teneurs de jeux prélèvent trois pour cent sur chaque coup joué gagnant. Kamchhay exige que chaque teneur de jeux lui verse un tiers de ses gains. En contrepartie, il leur accorde sa protection en cas de bagarre. Depuis quatre mois qu'il est là, les teneurs de jeux n'ont pas changé. Avec les différentes taxes qu'il perçoit, il se fait dans les trois cents piastres de boni par mois... l'équivalent d'une paye de gardien-chef !

— Mais d'où sort tout cet argent ? D'après les chiffres

1. Abréviation de « droit commun ».

que tu m'as donnés, les bagnards ne touchent qu'un prêt minable !... »

Les yeux vifs de Dao pétillent de malice :

« Mais grand frère, on voit bien que tu débarques. Poulo Condore c'est plein de pognon ! La majorité des fortes peines montent aux îles avec un plan bourré de billets ! Et puis il y a cent combines pour se faire rentrer du fric. De nombreux bagnards ont un métier. Ceux de la pêche font de la contrebande d'alcool pour le Chinois qui, en le mélangeant à l'essence de badiane, fabrique du très bon pastis pour les soldats et les gradés de la garnison. Ceux qui n'ont pas de combine, ou qui ont trop perdu au jeu, se débrouillent pour se faire envoyer des fonds par leur famille ou leurs associés restés sur le continent. Mais les matas qui servent d'intermédiaires quand ils sont en permission, sont souvent trop gourmands. Ils retiennent jusqu'à cinquante pour cent du pognon qui leur est confié. La meilleure filière est celle du curé. C'est un bon vieux. La vie est dure pour ce pauvre bonhomme qui ne reçoit que cent dix piastres par an de la Mission et... peu de pièces d'argent pendant les quêtes. Alors pour améliorer son revenu, il accepte de transporter secrètement à Saïgon le courrier des détenus et de leur ramener du pognon à son retour. Avec lui, aucun risque d'embrouille. Les gaffes ne le fouillent jamais... et il ne garde que cinq pour cent du fric qu'il a transporté. Voilà, mon frère, comment le pognon circule et le jeu bat son plein.

— Je croyais que le règlement interdisait le jeu ?

— Il faudrait tuer tout le monde pour empêcher le *Ba Quan*, le *Tu Sac* ou le *Tai Xieu*. Les gaffes laissent faire. Ils savent qu'on ne joue que la nuit et quand nous jouons, ils sont tranquilles. Quand une bagarre éclate, tout se règle entre nous et entre quatre murs. Si un mec est tué, on prévient le chef le lendemain au premier appel du matin : les gaffes font transporter le cadavre à la morgue de l'hôpital et l'affaire est classée. Un bagnard de plus ou de moins, ça n'empêche pas la terre de tourner...

— Il y a beaucoup de bagarres dans le bain ?

— Une moyenne de trois ou quatre par mois et par salle. Et rien qu'au bain n° I, il y a huit salles. La plupart du temps, il n'y a que des blessés. Les assassinats entre détenus n'interviennent qu'après... par vengeance et toujours

par surprise. Sur dix crimes, neuf ont pour cause des dettes de jeu impayées ou des tricheries. Le dixième est une exécution de mouchard. Les affaires de cul sont très rares. Les pédoques ne sont pas nombreux. Les gaffes finissent toujours par apprendre pourquoi un mec a été refroidi. Mais ils savent par expérience qu'un forçat n'avoue jamais et que personne, même un "mouton", ne prendra le risque de témoigner pour charger un assassin. Alors ils écrasent. »

Un roulement de tam-tam interrompt leur conversation et ameute les bagnards devant les grilles.

« Onze heures, la soupe ! »

La porte blindée tourne sur ses gonds, le tambour pivote et une corvée de huit hommes fait son entrée, apportant du riz rouge fumant dans des baquets, du poisson à la saumure et du bouillon de courgette dans de hautes marmites de fer blanc. Derrière les hommes de corvée, un colosse immobile vêtu de bleu, la camisole ornée d'un galon vert, une lourde trique serrée dans son poing droit, surveille la distribution. Une longue et vilaine cicatrice lui balafre le front, accentuant la dureté agressive de son visage massif et bestial. Bay Vien reconnaît immédiatement Kamchhay.

Contrairement à ce qu'il avait cru, Dao n'a pas exagéré en brossant son portrait. A mesure qu'il se rapproche de lui en attendant d'être servi, Bay Vien, à demi dissimulé derrière le bagnard qui le précède, détaille le caplan avec soin.

Une extraordinaire impression de puissance émane de Kamchhay. Il mesure un peu plus d'un mètre quatre-vingts. Sa poitrine est aussi large et aussi épaisse qu'un sac de cent kilos de paddy. Ses bras d'une longueur démesurée sont armés de poings rugueux et gros comme des massues. « Ses jambes, remarque Bay Vien, sont un peu maigres par rapport à l'énorme masse du tronc et des épaules. Il n'a peut-être pas une bonne assise, mais pour en être sûr, il faudrait que je l'observe en train de marcher. Par contre, la blessure qu'il a reçue au front a été mal recousue. Les bords de la cicatrice sont écartés et saillants. Dans le creux du sillon la peau est mince, tendue et fragile. Il suffirait d'un choc un peu sec pour qu'elle éclate et que le sang gicle instantanément. »

Parvenu devant les marmites, Bay Vien perçoit sa ration, en silence et repart vers son bat-flanc. Accroupi sur sa natte,

il mange calmement, en prenant garde de ne pas faire tomber de déchets ou de grains de riz.

Dao, assis en tailleur à côté de lui, l'interroge, la bouche pleine :

« Qu'est-ce que tu penses de la nourriture ?

— Correcte et assez bien assaisonnée. Mais je n'aime pas tellement le goût du riz rouge, je le trouve un peu râpeux.

— Tâche de t'y habituer, le riz rouge c'est plein de vitamines et ça évite le béri-béri, une maladie anémiant qui te change le sang en eau et te fait gonfler le corps comme si tu avais avalé une valve de bicyclette. »

Les hommes de corvée ont quitté la salle cinq, escortés par Kamchhay. Et le gaffe de service a verrouillé la grille et claqué la porte blindée.

Dao saute avec légèreté du bat-flanc et dit :

« Viens boire un peu de thé. »

Bay Vien le suit jusqu'au tambour de fer. L'un après l'autre, ils passent leur bras à travers les barreaux, puisent une pleine boîte de thé dans la cuve où flottent des tranches de citron vert. Le thé âcre et fort a un arrière-goût acide.

« Les tranches de citron, commente Dao, c'est pour protéger les gencives du scorbut.

— Pourquoi nous obligent-ils à boire comme les singes du jardin botanique, demande Bay Vien, avec une pointe d'irritation dans la voix.

— Pour deux raisons. Certains détenus malpropres souillaient la boisson en y introduisant leur gamelle graisseuse. D'autres arrachaient les cercles de fer des barriques pour en fabriquer des stylets. Aplatis et patiemment aiguisés contre les barreaux ou une barre de justice, on en fait des lames tranchantes comme des rasoirs.

— Et les fouilles ?

— Même les fouilles les plus sévères n'arrivent pas à déceler toutes les caches. Le plus souvent, on planque les lames dans les recoins les plus hauts de la charpente en les collant sur le dessus des poutres avec du chatterton. Les teneurs de jeux et les « frères aînés » camouflent leurs surins à cran d'arrêt aux chiottes, dans une tinette équipée d'un double fond en zinc, pour qu'ils ne rouillent pas. Les gaffes ne touchent jamais aux tinettes. Ils n'ont aucune envie de se dégueulasser les pognes en trifouillant la m... ! Et

puis, même si on paumait toutes les lames, on se débrouillerait pour en fabriquer d'autres. Il suffit de trois clous affûtés, rivetés par trois sous percés et fixés dans une bande d'étoffe bien cousue, pour disposer d'un méchant poing américain. Les barres de justice, sciées et transformées en cassêtes, font éclabousser les cervelles. C'est avec une pique faite d'un bambou et d'une pointe de fer, que Nguyen Van Bien, dit le Squelette, a empalé son voisin de bat-flanc, parce qu'il lui avait volé dix piastres. Et la semaine dernière, Tran Sau, surnommé le Rat, a tué le caplan de la salle trois en lui enfonçant dans l'œil pendant qu'il dormait... une épingle à chapeau de dix centimètres. »

Dao se tait pendant quelques secondes, puis pose sa main sur l'épaule de Bay Vien et dit :

« Excuse-moi, grand frère, mais maintenant, il faut que je dorme un peu si je veux être en forme cette nuit pour tenir ma carre au jeu. »

Bay Vien s'allonge à son tour sur sa natte, demeure immobile pendant cinq bonnes minutes pour se vider l'esprit, et s'abandonne au sommeil qui le gagne.

II

Quatre coups de tam-tam, suivis d'un roulement sourd, et quatre autres coups annoncent la fin de la sieste. Encore les bruits de clés qui tournent, de verrous qui claquent.

« A l'appel ! »

L'ordre impérieux lancé par un gardien malabar, moustachu aux cheveux huilés, retentit dans la salle comme une décharge électrique, déclenchant aussitôt une vague d'exclamations et une bousculade confuse.

Les forçats se forment à la hâte sur deux rangs, le visage tourné vers le gardien. Plusieurs, réveillés en sursaut par le tam-tam, n'ont pas eu le temps d'enfiler leur camisole bleue.

Un silence total règne dans la salle, pendant que le gardien malabar remonte les files en comptant les rangs, la main droite ostensiblement posée sur l'étui du revolver. Derrière lui, avançant à petits pas, un mata au visage rond et gras, gonflé de suffisance, porte le registre d'appel.

« Effectif exact ! 106 présents dans la salle, quatorze " employés de maisons " sortis ! »

Le mata ouvre le registre et note les chiffres énoncés par le gaffe, en bas de page.

Revenu à hauteur du tambour de fer de l'entrée, le gaffe malabar prend le registre des mains du mata, et choisissant au jugé les matricules, appelle :

« 6 207, 6 509, 7 205, 7 863... en renfort de nettoyage aux cuisines ! »

Dao, qui se trouve à gauche de Bay Vien, lui tire la manche et chuchote :

« 7 863..., c'est ton numéro ! »

Bay Vien sursaute. Il n'est pas encore habitué à son nouvel état civil « chiffré ».

Les cuisines se trouvent au fond de la cour, dans une vaste pièce aux fenêtres grillagées. En face des douze fourneaux de briques à quatre feux alimentés au charbon de bois, se dresse une table monumentale couverte de gousses d'oignons et de coutelas. A droite de la table, une immense glacière à tiroirs pour conserver la viande. A gauche, une longue cuve en ciment remplie d'eau savonneuse. Au pied de la cuve, un monceau de marmites et de baquets.

Le chef cuisinier, un Tonkinois d'une cinquantaine d'années, au regard autoritaire, a les cheveux coupés ras, des dents laquées toutes noires, un teint de brique, entretenu par la chaleur des fourneaux et l'absorption répétée de fortes rasades de *chum* (alcool de riz).

Désignant d'un geste brusque de la main les marmites et les baquets entassés au pied de la cuve, il dit aux hommes de corvée :

« Il faut nettoyer tout ça en moins d'une heure pour que j'aie le temps matériel de préparer le repas du soir. Des deux aides se sont brûlés les mains et les jambes jusqu'à l'os en renversant un chaudron de vingt litres d'eau bouillante !... »

Voyant le visage de Bay Vien se crispier, Chung, un petit cambrioleur malingre et voué portant le numéro 6 207, sourit gentiment et lui explique :

« Pas la peine de te fâcher, il parle sur ce ton-là à tout le monde, aussi bien aux gaffes qu'aux forçats. Quand il est dans sa cuisine, il se prend pour un commandant de paquebot sur sa passerelle ! »

Bay Vien, les mains plongées dans l'eau savonneuse, ne réagit pas. Mais Chung, plus bavard qu'un merle mandarin, poursuit de sa voix feutrée :

« Il se nomme Ho Van Cap. Mais tout le monde l'appelle Yen Bay. C'est un ancien tirailleur, engagé volontaire en 1914-1918, qui a fait campagne en France, et ensuite en Syrie contre les Druzes. Il en est revenu avec le grade de sergent, deux blessures, trois citations et la médaille militaire. Démobilisé en 1925, il est entré comme chef cuisinier à l'hôtel Royal de Phnom Penh, le palace le plus coté du Cambodge. En 1927, au cours d'un congé à Hanoï, il a fait la

connaissance de Nguyen Tai Hoc, le Grand Professeur qui venait de fonder le Parti nationaliste du Vietnam. L'éloquence et la sincérité des sentiments patriotiques du Grand Professeur le subjuguèrent, il adhéra au nouveau Parti. Nguyen Thai Hoc en fit un de ses lieutenants. En 1929, il lui conseilla de se rengager pour préparer la grande insurrection militaire. Et c'est ainsi qu'il participa à la révolte tragique de Yen Bay qui éclata durant la nuit du 10 février 1930.

« Ho Van Cap, ordonnance du chef de bataillon Le Tacon, qui commandait le poste, se trouvait au cœur de la place. C'est lui qui fit ouvrir les portes du fort et de la caserne aux révolutionnaires civils qui s'étaient cachés dans le petit bois de laquiers en lisière de la ville.

« A la tête des révolutionnaires et des tirailleurs insurgés, il organisa l'attaque et dirigea le massacre à l'arme blanche des officiers et des sous-officiers français. A l'aube, les combattants nationalistes étaient maîtres de la place et le drapeau révolutionnaire planté sur le fort. Mais les Français envoyèrent des renforts, des avions et des automitrailleuses. Les insurgés se rendirent. Quand Ho Van Cap fut arrêté, ses mains et son uniforme étaient poissés de sang. Les enquêteurs de la Sûreté affirmèrent dans leur rapport qu'il avait personnellement achevé le lieutenant Robert en lui fracassant la tête dans son lit, sous les yeux de sa femme. Mais lui, n'avoua jamais. Deux mois plus tard, tous les chefs du Parti nationaliste étaient arrêtés. Ho Van Cap comparut avec eux devant la Cour, ils étaient quinze en tout, et en même temps qu'eux, il fut condamné à mort. Mais la veille de l'exécution, le 16 juin 1930, un télégramme de Paris commua sa condamnation à mort en travaux forcés à perpétuité. Le lendemain, les quatorze autres condamnés étaient guillotins. Depuis Ho Van Cap porte le surnom de Yen Bay. »

Le nettoyage est terminé, mais Chung, intarissable, continue son bavardage.

« Depuis son arrivée à Poulo Condore en 1930, Yen Bay a souvent fait parler de lui, mais les gaffes ne le bousculent pas, parce qu'il s'est bien battu en France, et surtout parce qu'ils le savent capable de couper la tête du premier venu quand il a un coup dans le cornet ou qu'il est en pétard. Les bagnards le respectent, parce qu'il est le dernier chef survivant de la révolte historique de Yen Bay. »

Bay Vien, qui n'a pas ouvert la bouche pendant tout le temps que Chung a parlé, siffle admirativement entre ses dents :

« Tu en sais des choses pour un monte-en-l'air ! »

Flatté, le petit cambrioleur redresse ses maigres épaules et dit avec une lueur de fierté dans le regard :

« Avant de devenir casseur, j'ai préparé le concours d'archiviste de l'administration impériale. Dans le milieu, on m'appelle le Dictionnaire. J'ai une mémoire infailible. Quand on me raconte une histoire, je l'enregistre jusque dans les moindres détails et je ne l'oublie plus. »

Yen Bay revient avec un lourd panier rempli d'oignons et de patates. Il houspille les hommes de corvée :

« Le travail est fini ! Alors ne traînez pas dans ma cuisine ! Allez, ouste, rejoignez la grande cour ! »

Puis, se ravisant et s'adressant à Bay Vien, il ajoute d'un ton rogue :

« Toi, le balèze, viens m'aider à éplucher tout ça ! Vous autres, prévenez le gaffe malabar que le 7 863 reste jusqu'à la soupe avec moi, pour me donner un coup de main ! »

Comme Bay Vien hésite à obtempérer, Yen Bay passe à côté de lui en lui donnant un grand coup de coude. Bay Vien serre les poings et fait un pas en avant. Mais le « bep » tonkinois lui décoche un clin d'œil complice et il comprend que le vieux révolutionnaire a quelque chose à lui dire.

Yen Bay attend que les trois hommes de corvée se soient éloignés pour lui confier à voix basse :

« J'ai un message pour toi. Thomas Phuoc veut te voir. Je te donne rendez-vous dans une heure derrière la remise à charbon. »

Changeant de ton, il poursuit :

« Si tu ne veux pas te piquer les yeux et pleurer comme un mouflet qui s'est fait faucher un caramel, plonge les oignons dans la bassine d'eau pour les éplucher. »

Bay Vien rit franchement à cause de l'humour revêché du vieux cuistot, mais surtout parce qu'il est heureux à l'idée de retrouver Thomas Phuoc.

Le souvenir le plus récent qu'il conserve de lui remonte à un peu plus de dix ans... le 20 avril 1926 exactement. Ce jour-là, Phuoc comparaisait devant la cour d'assises de Saïgon. Bay Vien avait assisté au procès. Phuoc était alors

L'Histoire. L'Aventure. De grands récits.

De tous temps, des hommes, bravant tous les dangers, jouant leur vie, se sont battus pour ce qu'ils croyaient être leur Liberté, leur Destin. Vainqueurs ou vaincus, ils sont allés jusqu'au bout.

Bâtie comme une citadelle sur le confort et le profit, notre société ressemble à une prison. L'homme moderne est prisonnier de ses angoisses. Il ne peut plus rêver, encore moins agir.

Ces "grands Aventuriers" lui ressemblent comme un frère, mais ils sont de l'espèce de ceux qui ne croient qu'à l'action et à leurs vertus d'homme.

Un athlète cuirvé, un regard lourd et immobile, le corps couvert des tatouages rituels des Anh Chi, les "caïds" de l'organisation Binh Xuyen, une association de hors-la-loi établie dans le Rung Sat, immense région de marécages et de forêts inondées aux portes de Cholon, premier comptoir et coffre-fort du Vietnam.

Tel était Bay Vien, un aventurier rude et fier surgi des bas-fonds de la ville chinoise, le colt au poing, pour s'imposer aux grands *compradores* et aux banquiers.

Expert en boxe chinoise, tireur d'élite et grand sabreur de filles, Bay Vien fut successivement recruteur de main-d'œuvre pour les grandes rizeries et protecteur de tripots avant de devenir chef de bande et "d'entrer en Révolution".

Forçat évadé du terrible bagne de Poulo Condore, il amorcera après des années de cavale et de clandestinité, une fulgurante et surprenante ascension, qui le placera à l'un des postes clefs de la guerre française au Sud-Vietnam.

C'est cette aventure hors série que retrace Pierre Darcourt, au terme d'une enquête de plusieurs années.

Un livre passionnant qui reconstitue, dans un style dur et heurté, un aspect caché de la tragédie vietnamienne.

Pierre Darcourt. *Journaliste, grand reporter, correspondant successif de nombreux journaux français et étrangers (L'Express, L'Aurore, Sud-Ouest, Time, JIJI Presse), Pierre Darcourt, 50 ans, est né à Cholon (Sud-Vietnam). Diplômé d'études supérieures (Droit, Histoire) de la faculté de Hanoi, plusieurs de ses ouvrages le classent parmi les meilleurs spécialistes actuels des problèmes asiatiques. Il est secrétaire général de l'Institut sino-soviétique.*

Pierre Darcourt a été l'un des rares journalistes à avoir vécu du début à sa fin, toutes les phases de la guerre la plus longue du siècle. Et, comme tel, il a personnellement connu tous les protagonistes de l'extraordinaire aventure qu'il raconte aujourd'hui.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

